Ami du Clergé du 6 juillet 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XXVI. L'enfance et la vie cachée de Jésus-Christ, 401.
A l'école des Saints. — XXXII. SS. Cyrille et Méthode : l'union des Eglises, 403.
Les fêtes de l'Eglise. — LXXX. Notre-Dame du Mont Carmel, 406.
Pour Distributions de prix. — II. Conseils pour les vacances, 408.
Explication du Catéchisme. — *17e Leçon :* La Communion des Saints, 410.
Varia. — Conseils de Don Bosco à ses collégiens pour le temps des vacances, 413.
Allocutions de mariage. — III. Les lois du foyer domestique, 415.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXVI

L'ENFANCE ET LA VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Bien que le Symbole des Apôtres ne fasse pas mention des événements qui se sont passés entre la naissance et la passion du Sauveur, nous ne pouvons guère nous dispenser d'en parler au moins brièvement. Nous leur consacrerons deux instructions; la première traitera de l'enfance et de la vie cachée, la seconde de la vie publique de Notre-Seigneur.

Le Messie est venu sur terre pour y fonder le royaume de Dieu. Il ne s'agit pas, comme l'ont cru à tort les Juifs, d'un royaume politique et temporel, mais d'un royaume spirituel et éternel; aussi n'est-ce pas avec les moyens utilisés couramment par les monarques de la terre que Jésus-Christ a établi ce royaume. Il s'est préparé, pendant les trente années de sa vie cachée, à sa mission de fondateur par l'humilité, l'obéissance et la piété, vertus dont nous allons voir la manifestation au cours des trois phases principales de la première partie de son existence : la présentation au Temple, la fuite en Egypte et le séjour à Nazareth.

I

La Sainte Famille demeura vraisemblablement pendant quelques semaines à Bethléem après la naissance de Jésus. Ce séjour ne dut pas dépasser cinq semaines, puisque le quarantième jour après la nativité elle se trouvait à Jérusalem. C'est qu'en effet ce jour-là devait s'accomplir au Temple une double cérémonie prévue par la Loi mosaïque. Tout enfant premier-né du sexe masculin devait être consacré au Seigneur et sa mère devait se purifier de la souillure légale contractée du fait de son enfantement. Il est à peine besoin de faire remarquer que ces prescriptions, trouvant leur raison d'être dans le péché originel, ne pouvaient obliger ni le Fils de Dieu ni l'Immaculée Conception. Cependant, sous l'inspiration du Saint-Esprit et pour éviter toute singularité, Marie porta son enfant au Temple et y accomplit pour lui et pour elle les rites en usage.

La présentation de Jésus au Temple avait d'ailleurs été annoncée par les prophètes. Malachie, le dernier d'entre eux, avait dit : « Voici que j'envoie mon ange pour préparer la voie devant ma face, et aussitôt viendra à son Temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'Alliance que vous désirez. » Jésus, prenant sur lui les péchés du monde, ne pouvait se soustraire aux actes de réparation exigés des pécheurs. Il était la victime sainte choisie par son Père pour être substituée aux victimes insuffisantes de l'ancienne Loi. Tant que la Loi nouvelle ne serait pas promulguée par la prédication du Sauveur, il convenait de s'en tenir aux exigences de la Loi mosaïque. Or celle-ci voulait que la victime, après avoir été choisie, fût offerte au Seigneur dans son Temple. Après cette offrande, elle était immolée et partagée pour servir de nourriture à ceux qui la présentaient. Nous voici donc au premier acte de la Rédemption, à l'offertoire de cette première messe qui se terminera sur le Calvaire et dont la messe actuelle est le mémorial et le renouvellement.

Marie, portant l'Enfant Jésus dans ses bras, et Joseph se rendent au Temple. Ils pénètrent par l'une des trois portes monumentales dans le parvis des Gentils qu'ils traversent sans s'arrêter ; c'est là que circulait autour des vendeurs une foule nombreuse, en quête d'animaux à offrir. Puis ils entrent par l'unique porte située à l'est dans le parvis des femmes. L'arrivée de la Sainte Famille passa sans doute inaperçue pour le grand nombre des Israélites venus pour prier, offrir des sacrifices et s'entretenir de la Loi. Il y avait là cependant quelques âmes saintes que le Saint-Esprit avait conduites au Temple pour y recevoir les prémices de la Rédemption. De ce nombre était le vieillard Siméon. Il prit l'Enfant dans ses bras et rendit grâces au Seigneur en disant : « Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur aller en paix, selon votre parole ; car mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez, celui que vous avez préparé en vue de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations et gloire pour votre peuple d'Israël. » Puis, s'adressant à Marie, il ajouta : « Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël ; il sera un signe auquel on contredira. Quant à vous, un glaive transpercera votre âme. » Une femme joignit ses actions de grâces à celles de Siméon. C'était Anne, la prophétesse. Veuve depuis longtemps, elle ne quittait pas le Temple, où elle servait Dieu jour et nuit par les jeûnes et les prières. Sa piété lui avait valu à elle aussi le privilège de voir et de reconnaître le Sauveur d'Israël, et elle parlait de l'Enfant à tous ceux qui attendaient la Rédemption.

Humilité et acceptation du sacrifice en union avec la volonté du Père céleste, telles sont les dispositions que nous trouvons chez les membres de la Sainte Famille. Récompense d'une longue vie de

vertu et de piété, voilà ce que nous remarquons chez Siméon et Anne. Pour tous, prédiction du rôle que jouera cet Enfant appelé par les desseins de la Providence à être la pierre angulaire du salut, accepté par les uns, rejeté par les autres, partageant l'humanité « en ces deux cités qu'a décrites S. Augustin, la cité de ceux qui aiment Dieu jusqu'à la haine d'eux-mêmes, la cité de ceux qui s'aiment eux-mêmes jusqu'à la haine de Dieu [1]. »

II

Ayant ainsi accompli les rites de la Loi mosaïque, Marie et Joseph reprirent avec Jésus le chemin de Nazareth. Ils ne devaient pas y demeurer longtemps, car ils estimaient que Bethléem, ayant été choisi par Dieu comme le lieu où devait naître le Sauveur, devait être également celui où il serait élevé. Il est donc probable qu'après avoir pris leurs dispositions pour un changement de résidence, ils retournèrent à Bethléem pour s'y fixer. C'est ici que se place sans doute l'épisode des mages, que nous avons anticipé. Mais les vues de la Providence allaient bientôt modifier les projets de Marie et de Joseph.

Hérode, qui régnait alors sur la Judée, inquiet d'apprendre de la bouche des mages la naissance du Roi des Juifs, attendait impatiemment le retour de ces étrangers pour être renseigné plus exactement sur ce rival possible. Mais, averti en songe de ne pas retourner vers Hérode, ceux-ci étaient repartis par un autre chemin, empruntant un gué du Jourdain, situé au nord de la Mer Morte. Hérode, « voyant qu'il avait été joué par les mages, entra dans une grande colère et envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem et dans tous les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. » L'Enfant Jésus allait-il donc périr dans ce massacre général ? Non, car son heure n'était pas encore venue. « L'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et fuis en Egypte. Sois-y jusqu'à ce que je te le dise. Voici en effet ce qui va arriver : Hérode cherchera l'Enfant pour le faire périr. Joseph se leva, prit l'Enfant et sa mère la nuit même et se retira en Egypte. »

Les fugitifs descendirent dans la direction du sud jusqu'à Hébron, puis obliquèrent pour gagner le rivage de la Méditerranée à Raphia. A partir de là, ils longèrent la mer et atteignirent, après une marche d'environ 150 kilomètres, la frontière d'Egypte. Désormais ils échappaient à la puissance d'Hérode. A quel endroit se fixèrent-ils ? La tradition indique Matarieh, petite localité située à dix kilomètres du Caire et à un quart d'heure de marche d'une des plus vieilles cités de l'Egypte, Héliopolis. Sans posséder aucune certitude sur cette tradition, il est permis de la considérer comme tout à fait vraisemblable. Il y avait, en effet, à Héliopolis une importante colonie juive, ce qui permit aux exilés de trouver sur la terre étrangère réconfort, travail et sécurité.

Héliopolis fut jadis célèbre par le culte qu'on y rendait au soleil et par un temple magnifique auquel on aboutissait par une avenue de sphinx et une galerie d'obélisques. Onze mille prêtres et lévites en assuraient le service. Jérémie fait allusion à ce temple lorsqu'il dit de Nabuchodonosor : « Il s'enveloppera du pays d'Egypte comme un berger s'enveloppe de son vêtement, et il en sortira paisiblement. Il brisera les colonnes de la maison du soleil qui est dans le pays d'Egypte. » Mais c'était au Messie qu'était réservée la mission de détruire les faux dieux. C'est lui qui devait être, comme l'avait indiqué le songe du roi de Babylone, la pierre qui, se détachant de la montagne, viendrait briser la grande statue du paganisme et, grandissant elle-même, occuperait bientôt toute la terre. La petite pierre vient d'arriver au pays des idoles. Elle passe encore inaperçue, mais bientôt la croix et l'Eucharistie, dont les premières figures ont été vues sur cette même terre d'Egypte, vont ruiner les faux cultes. Le vrai soleil vient de se lever.

III

« Hérode étant mort, l'ange du Seigneur apparut en Egypte à Joseph, pendant son sommeil, et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël ; car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts. Il se leva donc, prit l'Enfant et sa mère, et vint sur la terre d'Israël. » Joseph avait l'intention de venir à Bethléem pour s'y fixer, mais les événements l'en dissuadèrent. En réponse à une demande d'exonération en leur faveur et de punition pour les délateurs et les meurtriers employés par Hérode, les Juifs avaient été massacrés, au nombre de 3.000, par Archélaüs, fils et successeur d'Hérode. Le légat de Syrie, Varus, était accouru pour châtier la révolte des Juifs et en avait fait crucifier 2.000. Effrayé par cette agitation et ces répressions, Joseph préféra rentrer à Nazareth, où il retrouva sa maison et ses occupations.

Désormais la vie de Jésus va s'écouler dans le calme et l'obscurité. Deux indications seulement nous sont données par l'Evangile sur cette longue période. La première concerne la sagesse qui apparaissait en lui, de jour en jour plus visible; la seconde relate un voyage accompli à Jérusalem au temps de la Pâque.

« L'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui. » Un autre texte qui termine le chapitre II de l'évangile de S. Luc complète celui-ci : « Et Jésus progressait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » Ces mots demandent à être bien compris. L'évangéliste n'entend pas dire que Jésus acquérait de nouvelles vertus qui lui auraient manqué jusque là, ni même que ses vertus, d'abord imparfaites, grandissaient progressivement en tendant vers la perfection absolue. Ce serait méconnaître la véritable personnalité de Jésus que d'interpréter ainsi le texte évangélique. S. Luc veut dire qu'en grandissant Jésus avait chaque jour de nouvelles occasions de montrer

[1] H. Lesètre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son Saint Evangile*, p. 48.

plus clairement que par le passé la vertu qui était en lui. Un enfant de douze ans peut en effet faire voir et faire apprécier sa sagesse plus facilement qu'un enfant de cinq ou six ans, parce que son intelligence étant plus développée, son activité peut s'exercer dans un champ plus vaste. Jésus s'est soumis au lent développement de la nature humaine et l'on peut comprendre comment la sagesse, qui existait en lui dès l'origine à l'état de perfection absolue, trouvait en suivant les étapes de ce développement de nouvelles occasions de se manifester.

A l'âge de douze ans, Jésus se rendit avec Joseph et Marie au Temple de Jérusalem pour la solennité de la Pâque. Il y avait alors grande affluence dans la Ville Sainte et aux alentours, car beaucoup logeaient dans les bourgs environnants et même sous la tente. On peut évaluer, d'après l'historien Josèphe, à environ trois millions le nombre des pèlerins. On connaît l'incident du retour et on se l'explique facilement quand on réfléchit à l'encombrement qui résultait d'une pareille foule. Au bout d'un jour de marche, Marie et Joseph, qui croyaient l'Enfant en compagnie de parents ou d'amis, s'aperçoivent qu'il n'est pas là. Ils retournent sur leurs pas et après trois jours ils le trouvent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Marie adresse à son fils un doux reproche : « Mon enfant, pourquoi avoir agi ainsi à notre égard ? Votre père et moi, fort en peine, nous vous cherchions. » C'est à cette occasion que pour la première fois nous allons entendre une parole sortir de la bouche de Jésus : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » Cette première parole reste en partie mystérieuse. S. Luc fait remarquer que ni Marie ni Joseph ne comprirent ce qu'il leur disait. Respectons ce demi-mystère. Lorsqu'il s'agit du surnaturel, la sagesse humaine est souvent bien courte et bien aveugle. L'Homme-Dieu entretient avec son Père des rapports si sublimes qu'il a parfois des raisons que notre pauvre raison humaine ne comprend pas.

Un dernier mot de l'Evangile, qui se réfère aux deux indications précédemment données, nous assure que, malgré les apparences d'incartade que pourrait avoir auprès d'esprits trop critiques l'incident que nous venons de rapporter, il leur était soumis. La soumission, la prière et le travail, telles sont les leçons que l'enfance et l'adolescence peuvent trouver auprès de l'Adolescent de Nazareth. Une pieuse association a été fondée, dont le siège est à Nazareth, qui propose à toute la jeunesse l'Enfant Jésus comme le modèle accompli qu'elle doit essayer de reproduire. C'est l'association de Jésus-Adolescent. Les pères et mères de famille auront à cœur d'entrer dans l'esprit de cette association en faisant connaître et aimer à leurs enfants leur divin Camarade de Nazareth.

C'est pendant la vie cachée de Jésus que vraisemblablement mourut S. Joseph. L'Evangile n'en dit rien, mais l'Eglise propose le saint Patriarche comme le modèle et le patron de la bonne mort. Mourir, comme lui, entre les bras de Jésus et de Marie, est en effet la meilleure assurance de prédestination et de salut.

* *

La vie cachée de Jésus est marquée par l'épreuve ; elle se déroule dans la pratique des vertus qu'on nomme aussi les vertus cachées : l'humilité, l'obéissance, le travail, la prière. Ce sont des vertus cachées en ce sens qu'elles ne donnent pas l'occasion d'accomplir des actions brillantes aux yeux du monde ; mais elles sont vues par le Père céleste qui lit dans le fond des cœurs et elles donnent au prochain une édification qui l'emporte de loin sur le tapage accompli par ceux qui recherchent la gloire. Ces vertus sont souvent discréditées dans le monde. Ne partageons pas ce mépris immérité, car celui qui reçoit les applaudissements du monde risque fort d'avoir reçu aussi sa récompense définitive dès ici-bas.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXXII

SS. CYRILLE ET MÉTHODE : L'UNION DES ÉGLISES

Mes frères,

Il est assez rare que la Providence prédestine simultanément deux frères à un degré suréminent de sainteté. Nous avons pourtant vu, la semaine dernière, que ce fait se produit quelquefois, lorsque nous avons parlé des SS. Jean et Paul, qui furent martyrisés à Rome, au temps de la décadence de l'Empire. Bien loin d'eux, dans l'espace comme dans le temps, en voici une autre preuve en la personne de S. Cyrille et de son frère S. Méthode.

I

Enfants tous deux d'une très noble famille de Salonique, ils étaient venus parfaire leur éducation dans la capitale de Constantinople. Ils y obtinrent les succès les plus flatteurs, surtout Cyrille, que la voix publique jugea digne du surnom de Philosophe, titre beaucoup plus apprécié à cette époque disputeuse et subtile du IXe siècle que de nos jours.

Le premier, Méthode se sentit appelé par le ciel à mener une vie de perfection et il entra dans une laure de moines. Son frère Cyrille ne tarda guère à éprouver, lui aussi, des désirs d'apostolat et, sur la recommandation du patriarche Ignace, l'impératrice Théodora lui confia le soin d'aller évangéliser les rudes populations qui vivaient, presque à l'état sauvage, dans cette presqu'île de Chersonèse que nous appelons aujourd'hui la Crimée.

Le jeune apôtre réussit à merveille dans sa mission et il ne revint à Constantinople qu'après avoir converti ces tribus et les avoir constituées en communautés chrétiennes. Pour unique récompense de son zèle, il demanda et obtint la faveur de se retirer dans ce même monastère de Polychron où

son frère vivait déjà dans la paix. Mais il ne devait pas y demeurer longtemps. Le roi morave Ratislas avait entendu parler de ses premières conquêtes de missionnaire et il supplia l'empereur Michel III de mettre à sa disposition un moine qui opérait tant de merveilles. Cyrille s'adjoignit son frère Méthode, ainsi que quelques compagnons, et ils partirent vers les nouveaux et lointains labeurs auxquels les destinait la Providence.

Là encore des multitudes de conversions furent le résultat de leur obéissance et de leur zèle. Pour amener à la lumière de la foi ces régions encore incultes, leur science vint au secours de leur vertu : ils apportèrent chez les pauvres gens de la Moravie les éléments d'une civilisation jusqu'alors insoupçonnée ; ils allèrent jusqu'à composer un alphabet, afin de pouvoir fixer par écrit une langue jusqu'alors incertaine du pays ; et quand l'écriture fut quelque peu connue dans le peuple, ils traduisirent les Livres saints dans le dialecte régional, afin de mettre la parole de Dieu à la portée de tous.

Naturellement, tant de services rendus, au point de vue humain comme au point de vue surnaturel, valurent aux deux frères une réputation qui s'étendit jusqu'à Rome et inspira au pape Nicolas Ier le désir de les appeler à sa cour pour y conférer avec eux. Toujours dociles, ils s'empressèrent d'accourir, apportant avec eux, comme symbole de leur hommage, les reliques de S. Clément, que Cyrille avait découvertes en Crimée. Mais le chemin était long, depuis les régions centrales de l'Europe jusqu'à la vallée du Tibre. Quand les religieux arrivèrent, Nicolas Ier était mort et ce fut son successeur, Adrien II, qui les accueillit. Il le fit du reste avec les égards les plus flatteurs ; il daigna même se rendre à leur rencontre, escorté par la foule romaine, afin de les recevoir à l'entrée de la ville.

Mais ce triomphe d'un jour eut de sombres lendemains. Comme il arrive presque toujours, les succès — pourtant si désintéressés — des deux frères leur avaient suscité des envieux. De plus, les méthodes nouvelles et hardies qu'ils étaient obligés de suivre afin d'acclimater leurs fidèles à la discipline, naguère encore ignorée, du catholicisme, paraissaient à beaucoup infiniment trop audacieuses et semblaient même hérétiques à certains. Les deux frères eurent à se défendre, devant le Souverain Pontife, contre l'accusation d'avoir voulu se soustraire à l'unité du catholicisme et d'avoir cherché à fonder des Eglises séparées. Ils le firent d'une façon si péremptoire que le pape ne se borna pas à les proclamer innocents : il voulut encore les sacrer évêques, afin de leur témoigner son approbation et d'augmenter leur autorité qui produisait des fruits de salut.

Le pape songeait à les prier de retourner dans les contrées où ils opéraient tant de bien, lorsque S. Cyrille, prématurément usé par ses fatigues apostoliques, vint à mourir à Rome même. Adrien II ordonna que l'on préparât pour lui les funérailles les plus solennelles ; il le fit inhumer d'abord dans ce fastueux sépulcre impérial qu'est le Château St-Ange ; mais plus tard les cendres de l'héroïque moine furent transportées à l'église de St-Clément, où on les vénère encore aujourd'hui.

Méthode retourna seul en Moravie, afin d'y continuer l'œuvre entreprise. Désormais privé de son inséparable et précieux compagnon, il résolut de travailler pour deux et, avec une énergie renouvelée, il se mit à parcourir l'Europe centrale et la péninsule des Balkans, afin d'y répandre le nom sacré de Jésus.

Il n'était d'ailleurs pas au bout de ses épreuves. Forcés de se tenir tranquilles sous le pontificat d'Adrien II, qui avait clairement jugé la situation, les ennemis qu'il avait laissés à Rome profitèrent de l'avènement du pape Jean VIII pour renouveler contre lui leurs imputations calomnieuses. On lui reprochait surtout, cette fois, l'établissement de la liturgie slave, indispensable pourtant si l'on voulait attirer des peuplades qui ignoraient tout des usages et du monde latins, mais que des esprits étroits jugeaient comme une violation des antiques traditions catholiques. L'évêque fut obligé d'entreprendre une seconde fois le pénible voyage de Rome, où il eut au moins la consolation de pouvoir se disculper facilement et de démontrer que, même dans la question liturgique, il n'avait agi qu'en conformité avec les directives reçues du Pontife précédent.

Pour terminer le débat en sa faveur, Jean VIII nomma S. Méthode archevêque, et le pieux missionnaire put retourner chez lui avec la certitude que l'on avait compris la pureté de ses intentions et la légitimité de son système. Il s'attaqua alors à la conversion de certaines parties de la Pologne, où la foi avait encore bien peu pénétré ; il poussa jusque dans les régions moscovites, où il établit le siège métropolitain de Kiew. Puis sentant que ses forces faiblissaient, il revint dans cette terre de Moravie dont il avait fait son pays d'adoption, afin de mourir au milieu des siens. Après avoir donné à ses prêtres et à son peuple ses recommandations suprêmes, il s'éteignit doucement et ses obsèques — comme jadis l'avaient été à Rome, celles de son frère — furent l'occasion d'un sublime triomphe. Elles inaugurèrent le culte que tous les pays slaves n'ont jamais, depuis lors, cessé de rendre à leurs deux évangélisateurs et qu'un décret de Léon XIII, vers la fin du siècle dernier, a étendu officiellement à l'Eglise entière.

II

Les contrées converties par SS. Cyrille et Méthode se sont, en grande partie, depuis lors, soustraites à l'obéissance catholique. Tout en conservant, d'une manière générale, l'ensemble de la révélation de Jésus, elles refusent de se soumettre au pape, vicaire de Dieu sur la terre, et constituent de pauvres Eglises séparées, qui végètent au sein d'un schisme que le Seigneur ne saurait bénir.

L'unité, en effet, est à la base de la foi : il n'y a pas deux vérités différentes, l'une pour l'Occident,

l'autre pour l'Orient. Il n'y a qu'une doctrine apportée par le Messie à tous les hommes. Notre-Seigneur lui-même l'a souligné lorsqu'il a prié pour qu'il n'y ait « qu'un seul troupeau et un seul Pasteur » et lorsqu'à l'heure solennelle de la Cène il a demandé à son Père que ses disciples soient unis comme son Père et lui-même sont un dans la Sainte Trinité.

L'Eglise catholique, gardienne de l'immuable foi, ne saurait, sans manquer à sa mission, accepter de transiger sur les principes dont elle n'est pas la maîtresse, dont elle n'est que la dépositaire. Mais cela ne l'empêche point, depuis des siècles, de multiplier ses efforts pour ramener dans le troupeau du Christ les malheureuses brebis qui se sont égarées dans les sables et sous la nuit, loin de la bergerie sacrée où l'on trouve la sécurité suprême. Aussitôt que les Grecs commencèrent à secouer le joug, pourtant si léger, de l'autorité légitime, les papes multiplièrent les entrevues, les propositions, les Conciles même, pour refaire cette union indispensable que l'ambition des faux prophètes venait de rompre.

Mais il est dit que l'esprit de l'erreur et du mal n'aura jamais de cesse ici-bas tant qu'il y aura, sur la terre, des âmes à entraîner vers l'enfer. Après le schisme, le douloureux et terrible schisme qui a séparé de l'Eglise les populations du proche Orient, voici que surgit une division plus grave encore. Ce fut celle de Luther et de Calvin, qui s'attaqua, non plus seulement à la discipline, mais encore aux dogmes les plus essentiels. Ce que l hérésie du protestantisme, sous ses formes infiniment variées, a pu amener d'âmes à leur perte, est incalculable. Partout où sont passés les prédicateurs de la Réforme, la tradition divine a été foulée aux pieds, l'anarchie spirituelle a érigé sa domination. Il en est résulté ces atroces guerres, civiles ou internationales, qui ont, surtout au cours du XVI^{e} siècle, ravagé l'Europe et qui, même à notre époque où les mœurs sont plus douces, continuent à répandre des gestes funestes de haine.

Là encore, l'Eglise a dû combattre, anathématiser, parce qu'il s'agissait de maintenir la foi en la Révélation. Mais là encore elle a fait tout ce qu'elle pouvait pour prêcher la concorde et la charité vraiment chrétienne, qui ne saurait se comprendre sans l'adhésion de toutes les âmes aux commandements imposés par le Seigneur. Avant de fulminer l'excommunication dont les effets sont si redoutables, les Souverains Pontifes usent de tous les procédés pour persuader et pour convaincre. Rien ne leur coûte pour se mettre à la poursuite des foules errantes, pour leur offrir la lumière surnaturelle, pour les accueillir avec la douceur héritée du divin Maître. Et cela aussi bien dans les temps modernes que dans les siècles écoulés. Aucun pape, depuis le premier schisme, ne s'est désintéressé de cette question si importante que l'on appelle « l'union des Eglises. » Les efforts de Léon XIII et Pie X, par exemple, sont encore présents à toutes les mémoires. Et quant à ce qui se fait à l'heure actuelle, vous le savez aussi bien que moi.

En fait, le principe est unique. Il faut arriver à ce que tous ceux qui croient à la Sainte Trinité et à la divinité de Jésus s'assemblent dans la même religion puisque, comme nous le disions tout à l'heure, dans la religion véritable se trouvent la voie, la vérité, la vie. Mais les applications sont multiples, puisque, lorsqu'il s'agit de nos frères séparés d'Orient, il suffit de les ramener à la soumission due au successeur de S. Pierre, tandis que quand on parlemente avec ces autres frères séparés que sont les protestants des différentes sectes, il est nécessaire de les convaincre d'abord d'un certain nombre de vérités théologiques, jadis rejetées par leurs chefs.

Répétons que, sur ce point essentiel, le catholicisme ne saurait transiger sous peine de forfaire à son devoir. Mais, une fois cela admis, l'Eglise ne demande pas mieux que de faciliter aux hérétiques comme aux schismatiques la démarche, toujours pénible, du retour. Il n'est plus question, actuellement, des formules jadis imposées par la nécessité des temps, ni des pénitences publiques que l'on infligeait aux rebelles en vue de l'édification commune. Bien au contraire, les chefs autorisés de la foi s'empressent d'accorder tout ce qui peut l'être sans nuire à l'intégrité du dogme. Ils se plaisent à respecter les usages locaux, chaque fois qu'ils sont inoffensifs, à concéder des liturgies particulières, partout où elles correspondent à de vieilles traditions des peuples. L'accès à l'union est rendu sans cesse de plus en plus facile, si bien que l'on arrive à se demander ce qui retient encore les non-catholiques dans leur aveuglement.

L'obstacle, hélas! il faut le chercher dans les bas-fonds de la nature humaine. Il y a l'ignorance qui, lorsqu'il s'agit des choses spirituelles, est plus répandue qu'on ne le croirait, même dans les sphères soi-disant éclairées ou dirigeantes. Il y a aussi l'obstination, le malheureux orgueil, qui fait que trop de gens s'entêtent à ne pas abjurer une religion que, dans le fond de leur être, ils ont déjà jugée et reconnue fausse.

Pour vaincre tant de difficultés, beaucoup de temps sera, sans doute, nécessaire encore. Et cependant, depuis un siècle surtout, les résultats s'avèrent consolants. Tout le monde connaît le mouvement qui mine sourdement, mais efficacement, l'Angleterre, jadis fief du protestantisme et qui tend, peu à peu, à notre heure, à redevenir « l'île des saints ». En bien d'autres pays, de pareilles préoccupations se font jour plus ou moins vite.

C'est à nous tous qu'il appartient de hâter le moment béni de la divine réconciliation. Admettons que, généralement, nous ne puissions y avoir une action directe. Ceci est plutôt affaire de spécialistes, de missionnaires et de théologiens. Mais il reste à chacun de nous, fût il le plus ignorant et le plus humble, un autre procédé qui, pour être moins visible, demeure tout aussi efficace : c'est celui de la prière. Nous pouvons tous, et nous devons par

conséquent implorer le Seigneur pour qu'il ouvre les yeux à ceux qui ne voient pas. Nous pouvons offrir, en faveur de notre prochain trop longtemps égaré, le mérite de nos sacrifices. Dieu, qui juge les choses de plus haut que nous, tiendra compte de nos efforts et se chargera de les faire fructifier.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LXXX

NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

La montagne du Carmel, avec ses hauts sommets et ses forêts verdoyantes, s'élève au-dessus des flots bleus de la Méditerranée, à une demi-heure de Caïffa. Elle domine la fertile plaine d'Esdrelon. Les Carmes y ont bâti une superbe église, avec une coupole élégante. Eclairée par des vitraux et ornée de peintures, cette église, dédiée à Notre-Dame du Mont Carmel, renferme la grotte d'Elie. De l'esplanade des Carmes la vue embrasse la mer aux reflets changeants, les rivages, St-Jean d'Acre, et porte jusqu'au Grand Hermon. L'ensemble est splendide, mais ce qui vous occupe surtout, ce sont les souvenirs historiques, qui évoquent les figures de Débora, d'Elie, d'Elisée, de S. Joachim, qui y possédait des troupeaux, des disciples de Jean-Baptiste, des Croisés, de S. Louis, de Napoléon.

I

Pour punir Achab qui avait sacrifié à Baal, le dieu de la sidonienne Jézabel, Elie frappa la contrée d'une sécheresse qui dura trois ans, et, sur la montagne, il proposa devant tout le peuple aux prêtres de Baal d'offrir un sacrifice à leur dieu. Lui, il en offrirait un autre à Jéhovah : « Vous invoquerez le nom de votre dieu, dit-il, et moi j'invoquerai le nom du Seigneur... Celui qui répondra par le feu, c'est lui qui sera Dieu! » Et tout le peuple répondit : « C'est bien ! » La foudre descendit sur l'autel d'Elie et le peuple massacra les prêtres de Baal.

Le soir de ce jour, Elie remonta sur le sommet du Carmel et dit à son serviteur : « Va, et regarde du côté de la mer. » Celui-ci regarda et ne vit rien. Il y retourna sept fois, et la septième fois il vit un petit nuage, comme un pied humain, qui s'élevait de la mer dans l'azur immaculé du ciel. Et le petit nuage grandit, remplit le ciel ; il se fit un grand vent et il tomba une pluie abondante. Ce fut la fin de la sécheresse. (III Reg., XVIII).

Les Pères ont vu dans cette humble nuée l'image de Marie, dont le pied écrasa la tête du serpent, Marie qui, par son humilité, attira sur elle les grâces du ciel les plus abondantes et les fait pleuvoir sur la terre, sur les âmes, qui deviennent en quelque sorte fertiles et verdoyantes comme le sommet du Carmel, couvert d'une frondaison magnifique.

Mais quel rapport y a-t-il entre Elie et la Sainte Vierge ? L'Ecriture ne nous le dit pas. Mais elle est muette aussi sur les croyances, sur les lumières intimes qui ravissaient les âmes d'Abraham, de Moïse ou d'Elie. Peut-on s'imaginer que Dieu ait laissé ignorer aux patriarches et aux Prophètes le rôle, les vertus, la puissance et la bonté de la Femme qui devait triompher de Satan et devenir la Mère du Christ annoncé et promis ? Nos aïeux païens savaient qu'une Vierge devait enfanter, et ils érigeaient des autels *Virgini pariturœ*. Et les grands saints, comme Isaïe ou Elie, n'auraient rien su de cette Vierge prédestinée ? Est-il possible que Dieu ne leur ait pas révélé les grandeurs et la gloire de Marie, dont l'action, la beauté et la pureté sont inséparables de l'action, de la beauté, de la sainteté et de la personne du Messie ? Adam, à qui Dieu avait parlé de la Sainte Vierge qui devait relever l'humanité déchue, n'avait-il pas transmis les paroles consolatrices qu'il avait entendues à ses enfants qui les transmirent à leur tour ? C'est ainsi que s'est formé le dépôt des croyances primitives qui ont aidé l'humanité à supporter ses douleurs et à marcher vers ses espérances.

On peut donc affirmer qu'Elie fut un dévot de la Sainte Vierge comme un dévot du Messie. Et la Sainte Vierge eut ainsi parmi les hommes de nombreux serviteurs qui l'aimaient et la vénéraient. Cette chaîne de dévotion et d'amour se prolongea à travers les siècles et parvint ainsi aux Esséniens et aux justes de l'Ancienne Loi. Jean-Baptiste entretint d'elle ses disciples, qui voulurent la connaître après la Pentecôte.

Les lignes suivantes du Bréviaire romain nous paraissent exposer d'une manière lumineuse cette doctrine :

« Lorsqu'au jour de la Pentecôte les Apôtres inspirés d'en-haut parlaient diverses langues et qu'en invoquant le très auguste nom de Jésus ils faisaient beaucoup de miracles, on rapporte qu'un grand nombre d'hommes qui avaient suivi les traces des saints prophètes Elie et Elisée, et qui avaient été préparés par la prédication de Jean-Baptiste à l'arrivée du Christ, ayant vu et reconnu la vérité, embrassèrent aussitôt la foi de l'Evangile. Alors ils s'attachèrent particulièrement à la bienheureuse Vierge, car ils purent jouir du bonheur et du charme familier de ses entretiens. Ils eurent pour elle une vénération si profonde qu'ils bâtirent, les premiers de tous, une chapelle à cette Vierge très pure sur la montagne du Carmel, à l'endroit où Elie avait vu autrefois monter la nuée, figure insigne de la Vierge. Ils se réunissaient plusieurs fois par jour dans cette nouvelle chapelle, et ils honoraient par des cérémonies, des prières, des louanges, la bienheureuse Vierge comme la protectrice spéciale de leur Ordre. Aussi commencèrent-ils à être appelés, ici et là, dans tout le monde, Frères de la Bienheureuse Marie du Mont Carmel [1]. »

Telles sont les origines de la dévotion à Notre-Dame du Mont Carmel.

[1] Leçons du 2e Noct., 16 juillet.

II

On ne saurait dire s'il y eut dès lors une vie religieuse organisée au Carmel, mais, dès la fin du IIIe siècle, on y vénéra la Sainte Vierge. De pieux ermites s'établissent dans les gorges de la montagne et y forment des laures où chacun s'abandonne aux élans de sa piété. Jusqu'aux Croisades l'Ordre n'a pas d'histoire.

En 1099, un croisé franc, Berthold de Limoges, qui avait fait vœu d'entrer en religion, combat avec Godefroy de Bouillon et, après la prise de Jérusalem, il vient se joindre aux ermites du rite grec, qui vivaient sur la sainte montagne. Il y est universellement vénéré ; le patriarche latin de Jérusalem, supérieur de tous les monastères, les place sous sa direction, puis il le charge d'y établir le rite latin. Il les groupe en un grand monastère, dans une vallée retirée, près de la fontaine d'Elie.

Le monastère fut dispersé après l'effondrement du royaume latin de Jérusalem. S. Brocard, qui était également français, en recueillit les débris avec la succession de S. Berthold. Le Patriarche de Jérusalem, qui résidait à Acre, le nomma Prieur général et lui remit la Règle que les Carmes suivent encore. Il mourut en 1221, dans le monastère de la fontaine d'Elie.

Les Croisés firent connaître en Europe l'Ordre, qui eut bientôt des maisons importantes en Angleterre et en Autriche. S. Louis, qui fut jeté en 1250 sur les récifs de Caïffa, vint remercier la Sainte Vierge, à l'église du Carmel, d'avoir échappé à la mort, et à son retour dans son royaume il emmena avec lui six religieux pour les établir en France.

Mais déjà S. Simon Stock, d'Angleterre, avait donné à l'Ordre un relief extraordinaire. Un gentilhomme anglais, Robert Fresburn, ayant fondé une *solitude* dans une forêt d'Aylesford, au comté de Kent, Simon y reçut l'habit de l'Ordre et devint prieur d'une maison à Norwich. S. Brocard, apprenant les merveilles qu'il y opérait, le nomma son vicaire dans toute l'Europe. Le Carmel y prit alors un accroissement si prodigieux qu'il excita la jalousie des autres Ordres. On insista même auprès du Pape Honorius III pour qu'il le supprimât. Une décision récente du concile de Latran mettait en effet en garde contre les Ordres nouveaux. Simon Stock venait d'être nommé Général de l'Ordre, en 1245. De graves événements s'étaient passés en Orient, où les Sarrazins avaient massacré les Carmes ; c'est pourquoi ceux qui restaient furent rappelés en Europe, où le Général établit désormais sa résidence. L'Ordre était donc décimé en Orient et persécuté en Occident.

Simon Stock envoie des messagers au Pape, pour l'instruire touchant les menées perfides dirigées contre le Carmel. Honorius III évoque la querelle à son tribunal ; les attaques redoublent. Alors la Sainte Vierge prend en mains l'affaire des plus chers de ses fils. Le pape déclare qu'il a reçu d'elle, dans une vision, l'ordre d'approuver la Règle des Carmes, de confirmer leur Ordre et de le défendre contre les entreprises de ses adversaires. Dans une Bulle expresse, il déclare légitime et conforme aux décrets du Concile de Latran l'existence dans toute l'Eglise de l'Ordre des Carmes et les autorise à continuer leurs fondations en Europe. L'Ordre était sauvé.

Quelques années après, la nuit du 15 au 16 juillet 1251, comme S. Simon Stock, vieux et toujours inquiet sur le sort de ses fils, priait la Sainte Vierge de lui donner une marque sensible de sa bienveillance, Marie lui apparut, entourée d'anges et tenant en main l'habit de l'Ordre. Elle lui dit : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire de ton Ordre, comme le signe distinctif et la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour les enfants du Carmel. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, et le gage d'une paix et d'une protection spéciale jusqu'à la fin des siècles. Celui qui mourra dans cet habit ne souffrira pas des flammes éternelles. »

Cette apparition fut bientôt publiée dans toutes les maisons de l'Ordre, et elle fut confirmée par quantité de grâces et de miracles comme preuves de son authenticité. L'Ordre du Carmel fut aussi honoré qu'il avait été abaissé et calomnié. Tous voulaient participer à ce précieux et éclatant privilège, les couvents se comptèrent au bout de quelque temps par milliers. Simon Stock, malgré sa vieillesse, voulut visiter encore les maisons de son Ordre et en fonder de nouvelles. Il parcourut la Hollande, la Belgique, la France, et vint jusqu'à Bordeaux, établissant partout la confrérie du saint scapulaire. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1265, dans sa quatre-vingt-dixième année, en invoquant la Sainte Vierge de qui il avait reçu de si précieuses faveurs.

Or Marie ne se contente pas de préserver ses fidèles enfants des flammes éternelles ; elle veut aussi les arracher au feu du purgatoire.

« En 1316, lorsque de toutes les âmes saintes s'élevaient au ciel d'ardentes prières pour obtenir à l'Eglise la cessation du veuvage désastreux et prolongé qui avait suivi la mort de Clément V, la Reine des Saints se montrait à Jacques d'Euze, que le monde allait saluer bientôt du nom de Jean XXII ; elle lui annonçait sa prochaine élévation au Pontificat suprême et en même temps lui recommandait de publier le privilège d'une prompte délivrance du purgatoire qu'elle avait obtenu de son Fils divin pour ses enfants du Carmel : « Moi, leur Mère, je descendrai par grâce vers eux le samedi qui suivra leur mort, et tous ceux que je trouverai dans le purgatoire je les délivrerai et les emmènerai à la montagne de l'éternelle vie. » Ce sont les propres paroles de Notre-Dame, citées par Jean XXII dans la Bulle où il en rend témoignage et qui fut dite *Sabbatine*, en raison du jour désigné par la glorieuse Libératrice comme celui où s'exerçait le miséricordieux privilège [1]. »

[1] Continuation de Dom Guéranger, t. IV, 138.

Le Bréviaire romain ajoute ces explications autorisées : « C'est une pieuse croyance que, dans le siècle futur, la faveur du maternel amour de la bienheureuse Vierge console au milieu des flammes du purgatoire et conduit au plus vite à la céleste patrie ceux qui ont porté le scapulaire, ont observé la légère abstinence et récité quelques prières prescrites, en gardant la chasteté selon leur état. C'est en reconnaissance de tant et de si grands bienfaits que l'Ordre a établi, pour être célébrée à perpétuité tous les ans en son honneur, cette solennelle commémoration de la Bienheureuse Vierge. »

Ne négligeons pas ces dons touchants et précieux de notre bonne Mère du ciel. Les Pontifes romains ont maintes fois confirmé l'authenticité de ses consolantes promesses. Redisons donc souvent à la Sainte Vierge ces belles paroles de l'Offertoire de la messe du 16 juillet : « Souvenez-vous, ô Vierge, ô Mère, en présence de Dieu, de dire du bien de nous, de parler pour nous, afin de détourner de nous sa colère. »

Et ajoutons : Ne nous oubliez pas, lorsque nous expierons nos fautes en purgatoire. « Intercédez pour nous obtenir la paix et le salut. *Intercede pro nostra pace et salute.* » (Communion).

POUR DISTRIBUTIONS DE PRIX

II

CONSEILS POUR LES VACANCES

Mes chères enfants,

Il y a lieu d'affirmer que parmi vous, comme dans tout pensionnat, c'est toujours avec un sentiment de joie bien vive qu'est accueillie la distribution des prix qui clôture l'année scolaire ; et cela se conçoit, puisqu'elle prélude aux vacances qui vous permettent, comme on dit vulgairement, de jouir de la liberté, et d'en jouir même pour un notable laps de temps. Cette distribution des prix impatiemment attendue, vous l'avez enfin. Du fait qu'il a paru opportun de s'en tenir cette année, la veille de la sortie, à l'intimité d'une simple réunion de famille, vous voilà privées de l'avantage d'entendre le discours de circonstance qu'aurait prononcé un autre président et réduites à vous contenter des quelques conseils que se propose de vous renouveler votre aumônier.

Des conseils ! Mes chères enfants, quelles que soient vos dispositions, vous en avez besoin, parce qu'il faut convenir que si les vacances ont leur bon côté et leur utilité, elles ne sont pas cependant sans écueils ; et mon rôle n'est-il pas de vous en avertir pour que vous vous teniez sur vos gardes ?

I

La grande tentation que vous ménage le démon et que vous aurez à combattre dès que vous serez en vacances, c'est de vous considérer comme dégagées, dans une large mesure, envers le bon Dieu, parce que vous ne serez plus au pensionnat. Sous prétexte, en effet, que le règlement n'oblige plus en vacances et que les exercices de piété sont des choses qui ne dépendent que du règlement, beaucoup de jeunes filles, trop facilement. les abandonnent, prenant à cet égard une liberté qui contredit d'une façon flagrante le véritable esprit chrétien. Il faut que toutes, pour votre bien, vous compreniez qu'il n'est pas permis de penser et d'agir de la sorte.

« Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. » Voilà, mes chères enfants, la loi suprême qui oblige tout le monde et en tout temps. Vous ne pouvez donc pas dire : « J'aimerai et servirai le bon Dieu au pensionnat et pendant l'année scolaire, en me conformant aux exigences un peu ennuyeuses du règlement. Mais j'entends bien en prendre à mon aise avec lui pendant les vacances pour me dédommager ! » Un pareil langage serait une dérision. Pour mieux vous en rendre compte, écoutez cette comparaison.

Une amie vous a juré une affection sincère et éternelle. Accepterez-vous qu'elle se démente et qu'elle se permette tranquillement de vilains procédés à votre endroit, qu'elle vous tourne le dos pendant une série de semaines, pendant plusieurs mois ? Si vous vous ingéniez, vous, à lui prodiguer les marques d'attachement, multipliant les petits soins, les cadeaux, si vous l'emmenez même chez vous où vous la comblez des plus délicates attentions, trouverez-vous bon qu'elle ne vous en dise rien, qu'elle reste indifférente à tout ce que vous faites pour lui être agréable et qu'elle ne vous en remercie jamais par un mot aimable ou un acte de complaisance ? C'est là pourtant ce que font les élèves qui négligent le bon Dieu pendant les vacances, car pendant les vacances, il faut bien le savoir, c'est sous le toit du bon Dieu que vous êtes, beaucoup plus que sous celui de vos parents. Ces parents eux-mêmes que vous retrouvez à la maison, c'est à lui que vous les devez, c'est lui qui vous a ménagé leur tendresse, c'est sa générosité qui s'est répandue sur eux et sur vous en dons de tout genre. C'est son pain finalement que vous mangez, son air que vous respirez, son soleil qui vous éclaire Il n'y a pas en réalité un seul jour de vos vacances où il ne vous comble de ses bienfaits. Et voilà le temps que beaucoup d'ingrates choisissent pour l'oublier et lui tourner le dos. Examinez plutôt.

Le matin arrive : toute la nature s'éveille et salue le Créateur. Les petits oiseaux, dans un gracieux langage, lui gazouillent leurs prières. L'élève ingrate se dispense de cet hommage. Elle trouve du temps et même largement pour faire sa toilette. Mais elle n'en a point pour prier ; et quand elle n'omet pas complètement sa prière, elle n'en balbutie, elle n'en récite que quelques mots à la hâte, comme pour se débarrasser d'une corvée qui lui pèse et dire au bon Dieu : « Je n'ai pas le loisir de songer à vous et de m'occuper de vous. »

La cloche de l'église sonne — c'est pour annoncer la messe quotidienne — Notre-Seigneur serait heureux d'y voir quelques personnes avec le

prêtre qui la célèbre. Mais à la campagne surtout, elles sont rares, les personnes qui donnent cette satisfaction au bon Maître : on a du travail, on s'excuse de n'être pas libre ; ou même habituellement on ne s'excuse pas, parce qu'on a d'autres soucis. L'élève en vacances pourrait bien, elle, assister à la messe comme elle le faisait au pensionnat. Il lui suffirait pour cela d'un peu de bonne volonté, d'un peu d'amour sincère pour Jésus qui ne s'immole chaque matin à l'autel que parce qu'il aime souverainement les âmes, la sienne comme les autres. Cette bonne volonté, malheureusement, elle ne l'a pas ; cet amour sincère lui manque, elle ne l'éprouve pas au point qu'elle puisse dominer sa mollesse et s'arracher au repos du lit à l'heure nécessaire. La question de la messe la laisse indifférente.

S'agit-il de la prière qui est appelée à clore la journée, de la prière du soir proprement dite ? Que de raisons futiles pour la négliger aussi ! Que de prétextes de fatigue pour la remettre au lendemain ou pour n'en faire qu'un tout petit bout ! Que d'insouciance trop souvent ! Que d'oublis vis-à-vis d'un devoir auquel une âme franchement chrétienne se reprocherait de ne pas attacher de l'importance !

Vienne le dimanche : c'est le jour où l'obligation la plus sérieuse s'impose chaque semaine ; ce jour-là, il faut absolument faire quelque chose pour le bon Dieu et lui montrer qu'on pense à lui, qu'on veut le contenter. Mais l'élève en vacances n'est-elle pas tentée de faire le moins possible ? Et on la voit céder aisément à cette tentation le dimanche. Si dans la paroisse où elle se trouve, elle a par exemple le choix entre une messe basse et la grand'messe, c'est à la messe basse qu'elle ira le plus volontiers, parce que c'est plus court et parce que peut-être on n'y prêche pas ; et encore, remarquez, elle y arrivera en retard, et en sortira précipitamment une des premières. Fera-t-elle l'effort d'assister aux offices ou exercices pieux de l'après-midi ? Elle le fera si elle n'a aucun autre projet en tête, et si rien ne l'attire ailleurs. Mais pour un rien elle n'hésitera pas à s'en affranchir. N'est-il pas d'usage dans le monde de regarder le dimanche comme un jour où, après avoir donné au bon Dieu quelques pauvres instants qu'il ne convient pas de lui refuser dans la matinée, on a le droit de ne plus s'inquiéter de lui pour passer le reste de la journée en amusements et parties de plaisir ? La jeune fille, pendant les vacances, est bien exposée à accepter ce raisonnement, et l'on devine ce que devient alors pour elle l'après-midi du jour dominical, avec quelle promptitude elle se dégage de tout ce qui entraverait son désir d'excursionner ou de se distraire.

Il y a maintenant la fréquentation des sacrements. Au pensionnat la chose ne souffre aucune difficulté. Les recommandations que l'on entend sans cesse sur ce sujet, les exemples que l'on a sous les yeux, l'entraînement tout cela est on ne peut plus favorable pour encourager la confession et la communion. Mais avec les vacances, comme les causes de relâchement sont nombreuses ! Et comme on risque de laisser le confessionnal et la Table sainte en oubliant que sous ce rapport une élève chrétienne ne devrait jamais donner que de l'édification dans sa paroisse !

Et puis, pendant les vacances, le diable a toutes les ruses à son service pour détourner les jeunes filles de leur devoir et les jeter dans les occasions du péché. Malheur à celles qui ne se défient pas, qui ne se tiennent pas sur leurs gardes ! On les voit, comme des étourdies, s'attacher en quelque sorte à démentir l'éducation qui leur a été donnée au pensionnat, montrant dans leurs relations, dans leurs allures, dans leur langage, une inconvenance qui cause la plus fâcheuse impression, ne se faisant pas scrupule de rechercher pour amies des compagnes complètement mondaines, ne s'effrayant pas de propos dont elles devraient plutôt rougir, les acceptant au contraire et y prenant même part avec complaisance, et, sans parler de leur goût manifeste pour les lectures risquées ou malsaines, s'habituant, pour faire comme les autres, à déverser le ridicule sur leurs maîtresses, sur l'esprit de la maison où elles font leurs études, à rire enfin, à plaisanter sur les choses les plus saintes. Elles en arrivent par là à n'être plus dans toute leur conduite que de pauvres chrétiennes.

II

Mes chères enfants, je viens de vous dépeindre à grands traits l'élève pour laquelle l'épreuve des vacances est pernicieuse, désastreuse, laissant dans l'ombre bien des détails qui pourraient vous être donnés encore à son endroit. Permettez-moi d'espérer avec Mlle la Directrice qui vous porte l'intérêt le plus maternel, et avec tout le personnel enseignant de la maison, permettez-moi d'espérer, dis-je, qu'aucune de vous ne réalisera ce triste portrait parce que vous vous surveillerez pour conserver pendant les vacances les bonnes et pieuses habitudes contractées au pensionnat.

Pendant les vacances donc, vous resterez fidèles, fermement fidèles à la pratique de la prière quotidienne, le matin comme le soir, sans songer jamais à retrancher quelque chose de ce que le bon Dieu attend de vous à bon droit sous ce rapport.

Le dimanche, non plus, vous ne marchanderez pas avec lui. Mais vous lui donnerez généreusement, comme au pensionnat, cette journée qu'il réclame à juste titre et qu'il veut que l'on sanctifie par l'assistance intégrale aux offices célébrés à l'église. Et ce faisant, remarquez-le bien, vous y trouverez double profit, car d'une part vous accomplirez chrétiennement votre devoir, et d'autre part, avec un succès certain, vous prêcherez d'exemple. Si même vous pouvez être de quelque secours pour le chant, dans une paroisse de campagne surtout, prêtez-vous-y volontiers, parce que c'est un service bien apprécié et toujours bien accepté.

Quant à la messe en semaine, vous aurez à cœur également de faire tout ce qui dépend de vous pour l'entendre, sachant vous imposer tous les petits

sacrifices qui peuvent être nécessaires parfois pour accomplir cet acte de piété et témoigner à Notre-Seigneur que vraiment vous l'aimez. Il y en a tant qui pourraient le faire et qui ne lui donnent pas cette satisfaction !

En ce qui regarde la confession et la communion, vous vous souviendrez, n'est-ce pas ? de l'importance qu'il faut attacher à cette double pratique pour ne pas la négliger et faire ainsi jeûner votre âme au cours de longues semaines où elle sera aux prises avec mille ennemis et obligée de se défendre contre des dangers de toute espèce. Vous vous souviendrez pour cela tout particulièrement de ce qui vous a été dit dans les prédications de l'Adoration perpétuelle sur ce que l'on peut attendre en toute confiance de Notre-Seigneur quand on sait aller à lui dans l'Eucharistie, où tout son bonheur est de faire bénéficier les âmes du trésor inépuisable de sa grâce. Vous vous souviendrez aussi que groupées sous les plis du drapeau de la Croisade eucharistique, vous avez promis hautement, vous avez juré d'aimer l'Hostie pour vous en nourrir d'une façon assidue, d'aimer Jésus caché sous les voiles eucharistiques pour lui rester fidèles et ne jamais le trahir. Vous tiendrez votre parole et montrerez pendant les vacances que vous ne voulez pas vous déjuger.

Et pour conclure, mes chères enfants, que ferez-vous encore ?

Eh bien ! quoique les vacances soient en réalité un temps de repos par rapport à l'étude et un temps de repos très légitime pour celles qui ont travaillé de leur mieux au cours de l'année, vous éviterez ce qu'on appelle le désœuvrement parce que le désœuvrement ouvre la porte de l'âme aux pires misères morales. Et pour éviter le désœuvrement, sans vous interdire assurément les délassements et les distractions qui n'ont rien de contraire ni à l'honnêteté ni à la loi du bon Dieu, vous ne reculerez pas devant quelques occupations utiles ; vous aurez à cœur du même coup de ne pas laisser dormir vos devoirs de vacances ; vous leur donnerez l'attention que leur donnent toujours les bonnes élèves, vous les ferez de bonne heure et consciencieusement.

Vous vous appliquerez enfin à procurer beaucoup de joie à vos parents par votre docilité affectueuse, par vos prévenances, par le soin que vous mettrez à leur être agréables en toutes choses, en les aidant, en les secondant dans tout ce qui vous sera possible. — Et puis, vous serez bonnes, aimables pour tout le monde. Mais vous fuirez, c'est entendu, les compagnes dont le contact serait pernicieux pour votre foi et votre piété, comme pour votre vertu. Vous repousserez de la même manière la tentation de ces lectures dont la jeunesse est si friande et qui la pervertissent tristement à notre époque.

En résumé, vous tiendrez à être édifiantes dans vos relations, édifiantes dans votre langage, édifiantes toujours aussi dans votre habillement, comme le recommande avec plus d'instances que jamais S. S. Pie XI, le Chef auguste que la Providence a mis à la tête de l'Eglise, et comme doivent l'être effectivement des élèves qui sortent d'une maison placée sous le patronage de la T. S. Vierge.

J'ai nommé la T. S. Vierge, mes chères enfants. Oh ! ne l'oubliez pas, elle non plus, pendant vos vacances ! On vous apprend à l'aimer dans cette maison où vous faites votre éducation, comme on vous apprend à aimer Jésus lui-même, son divin Fils. Et vous savez combien elle est sensible, comme Jésus, aux marques d'affection et de confiance qui lui sont données. Dites-lui bien, dites-lui de nouveau que vous comptez sur sa bienveillante assistance pendant les semaines de liberté dont vous allez jouir. Mais alors promettez-lui et en toute sincérité de la prier comme vous la priiez ici chaque jour, de la prier même avec plus de fidélité encore, en ne négligeant surtout pas le chapelet, précisément parce que vous allez avoir un plus grand besoin de sa protection.

Et Marie, comme une bonne et tendre mère, veillera sur vos jeunes âmes ; elle écartera de votre chemin les obstacles qui pourraient vous être funestes ; elle vous préservera des dangers qui sont toujours à craindre et vous aidera heureusement à rester dignes de l'Institution qui l'a choisie pour patronne.

Vos vacances, dans ces conditions, mes chères enfants, auront été ce qu'elles doivent être : bénies par le bon Dieu, au lieu d'être désastreuses pour vous, elles auront produit les meilleurs fruits. Et à la rentrée de l'automne, sans remords, vous pourrez revenir ici pour y retrouver vos maîtresses dévouées et vous remettre courageusement à la tâche d'une nouvelle année scolaire.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

17e LEÇON

La Communion des Saints

Q. 153. — *Qu'entendez-vous par : « la Communion des Saints » ?*

R. — *Par « la Communion des Saints », j'entends l'union spirituelle qui existe entre tous les membres de l'Eglise.*

Le mot « communion » signifie union. Il y a union entre plusieurs personnes quand chacune d'elles aide les autres, selon ses moyens, pour accomplir un travail déterminé. Ainsi il y a union entre les patrons et les ouvriers d'une usine, parce que les premiers apportent leur argent et leur direction, les seconds le travail de leur intelligence et de leurs bras, pour fabriquer un genre d'objets déterminé, des meubles, des automobiles, etc. Il y a union entre les moissonneurs, l'un conduisant les chevaux, l'autre dirigeant et manœuvrant la machine, un troisième ramassant et mettant en tas les gerbes, chacun contribuant pour sa part au travail de la moisson.

De même les membres de l'Eglise s'aident réciproquement à accomplir le travail dont l'Eglise est chargée et qui est de servir Dieu et de conduire les âmes au ciel.

On dit que cette union est spirituelle, parce que le travail à accomplir n'est pas un travail du corps, mais un travail de l'âme.

Q. 154. — *Quels sont les membres de l'Eglise ?*

R. — *Les membres de l'Eglise sont les saints du ciel, qui composent l'Eglise triomphante, les âmes du purgatoire, qui composent l'Eglise souffrante, et les fidèles de la terre, qui composent l'Eglise militante.*

Tous les membres de l'Eglise ne sont pas sur terre. Ceux qui, après être entrés dans l'Eglise, sont morts en état de grâce, c'est-à-dire dans l'amitié de Dieu, continuent à faire partie de l'Eglise. Ils sont au ciel ou en purgatoire.

Les membres de l'Eglise qui sont au ciel forment l'Eglise triomphante, parce qu'ils ont remporté une victoire définitive sur le démon et qu'ils ont reçu la récompense éternelle.

Ceux qui sont au purgatoire forment l'Eglise souffrante, parce qu'ils souffrent dans ce lieu pour expier les péchés qu'ils ont commis sur terre.

Ceux qui sont sur terre forment l'Eglise militante, parce que, n'ayant pas encore remporté la victoire définitive sur le démon, ils combattent chaque jour contre les tentations pour pouvoir remporter cette victoire et aller au ciel.

Q. 155. — *Quel est l'effet de la Communion des Saints ?*

R. — *L'effet de la Communion des Saints est de faire participer tous les membres de l'Eglise à ses biens spirituels.*

Dans une entreprise industrielle, commerciale ou agricole, le travail de chacun des membres a une véritable valeur qui profite à tous. Ainsi, dans l'Eglise, chacun de ses membres peut contribuer à enrichir tous les autres. L'Eglise constitue un trésor spirituel grâce à la collaboration de tous, trésor dans lequel chacun peut puiser pour son profit personnel.

Q. 156. — *Quels sont les biens spirituels de l'Eglise ?*

R. — *Les biens spirituels de l'Eglise sont les mérites infinis de Jésus-Christ, les mérites surabondants de la Sainte Vierge et des saints, et ceux que les fidèles acquièrent chaque jour par leurs prières et par leurs bonnes œuvres.*

On appelle « mérite » en général toute action qui est digne d'une récompense. Comme il s'agit ici d'une récompense surnaturelle, le mérite est toute action bonne, accomplie par une âme en état de grâce, pour Dieu.

Les mérites les plus précieux dont dispose l'Eglise sont ceux de Jésus-Christ, son fondateur et son chef, parce que tous les actes accomplis par lui sont souverainement bons, parce que Jésus-Christ est non seulement en état de grâce, non seulement saint, mais infiniment saint, la sainteté même, et enfin parce que tous ses actes ont été accomplis avec un amour infini de Dieu. Les mérites de Jésus-Christ ont donc une valeur infinie.

Après les mérites de Jésus-Christ viennent ceux des saints, et en premier lieu ceux de la Sainte Vierge qui, préservée du péché originel, a été pendant sa vie plus agréable à Dieu que toute autre créature. Les mérites des saints sont plus ou moins grands, selon que chacun d'eux a été plus ou moins agréable à Dieu.

Enfin viennent les mérites des âmes qui, tout en possédant l'état de grâce, sont moins parfaites. Nous pouvons donc nous-mêmes enrichir le trésor de l'Eglise en demeurant en état de grâce et en offrant à Dieu toutes les bonnes actions que nous accomplissons, même celles qui n'ont pas un caractère spécialement religieux. C'est ainsi que vous pouvez offrir à Dieu et rendre méritoires votre travail de classe, même vos jeux. Gardons-nous bien de perdre le mérite de nos actions en oubliant de les offrir au bon Dieu. Si nous ne pouvons pas offrir chaque action en particulier, faisons du moins, le matin à notre réveil, l'offrande de notre journée avec tous les actes qu'elle comportera.

J'ai employé les mots « actions, actes » dans un sens très large. Il faut entendre par là, non seulement les actes proprement dits, mais encore les prières, les bonnes pensées, les bons désirs, les bons sentiments.

Puisque pour gagner un mérite il faut être en état de grâce, il est évident que les âmes qui sont en état de péché mortel ne peuvent pas enrichir le trésor de l'Eglise. Peuvent-elles cependant tirer profit des biens spirituels contenus dans ce trésor ? Oui, les mérites de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, des saints et des âmes pieuses peuvent leur être appliqués pour les aider à se convertir et à rentrer en grâce auprès de Dieu. Ces âmes participent donc à la Communion des Saints, mais seulement pour recevoir, non pour donner.

Vous vous demandez peut-être pourquoi les pécheurs, bien que ne participant qu'imparfaitement à la Communion des Saints, peuvent néanmoins être appelés saints. C'est que ce mot a plusieurs sens qu'il faut soigneusement distinguer. On appelle saints : 1° ceux que l'Eglise a déclarés tels en les canonisant ; 2° tous ceux qui, sans être canonisés, sont au ciel ; 3° tous les fidèles qui sont en état de grâce et spécialement ceux qui mènent une vie très pieuse ; 4° tous ceux qui ont été consacrés à Dieu par le baptême. C'est dans ce dernier sens qu'il faut comprendre l'expression « Communion des Saints. » C'est l'union qui existe entre tous les baptisés.

Q. 157. — *Comment l'union existe-t-elle entre les saints du ciel et nous ?*

R. — *L'union existe entre les saints du ciel et nous par les prières que nous leur adressons et par les grâces qu'ils nous obtiennent de Dieu.*

Quand nous avons besoin d'un service ou que nous voulons obtenir une faveur, nous faisons volontiers appuyer notre demande par une personne amie de celui qui peut nous rendre ce service ou nous accorder cette faveur. Les saints sont les amis

de Dieu ; ils sont unis à lui par l'amour dans la gloire du ciel. Aussi peuvent-ils appuyer efficacement les prières que nous adressons à Dieu. Il y a un saint ou une sainte à qui nous pouvons tout spécialement demander son appui. C'est le saint ou la sainte dont nous portons le nom, notre patron ou notre patronne.

Nous n'avons pas à prier pour les saints, puisqu'ils n'ont plus besoin de grâces ; ils n'ont plus à lutter pour gagner le ciel ; ils y sont entrés définitivement. Pour ceux qui n'ont pas encore été placés par l'Eglise sur les autels, nous pouvons cependant demander à Dieu la faveur de la béatification et de la canonisation. C'est un moyen d'obtenir leur intercession.

Q 158. — *Comment l'union existe-t-elle entre les âmes du purgatoire et nous ?*

R. — *L'union existe entre les âmes du purgatoire et nous par les prières et les bonnes œuvres que nous offrons à Dieu pour leur soulagement.*

Les âmes du purgatoire sont sauvées ; elles entreront un jour au ciel. Mais, avant d'y entrer, elles ont encore à payer au bon Dieu une dette pour les péchés qu'elles ont commis. Nous pouvons les aider à payer cette dette en offrant à leur intention des œuvres méritoires, c'est-à-dire des prières ou des actes de pénitence et de charité. C'est un devoir d'aider, chaque fois que nous le pouvons, ceux qui souffrent. Or nous savons que les âmes du purgatoire souffrent parce qu'elles sont privées de la vue de Dieu et parce qu'elles subissent des peines très douloureuses. Puisque nous avons le moyen de les aider, d'abréger leurs souffrances et de leur ouvrir les portes du ciel, ne manquons pas de le faire. Il y en a quelques-unes envers lesquelles nous avons des devoirs de reconnaissance : ce sont les âmes de nos parents et de nos bienfaiteurs. C'est pour elles que nous offrirons spécialement nos prières et nos bonnes œuvres. Il y a aussi des âmes délaissées, auxquelles personne ne pense, pour lesquelles personne ne prie. Ce sera un acte de charité que de nous intéresser à leur sort.

Parmi les prières que nous pouvons offrir au bon Dieu, il y en a qui sont enrichies d'indulgences applicables aux âmes du purgatoire, par exemple la prière *O bon et très doux Jésus* qui se récite après la communion. Ces prières peuvent, plus que les autres, abréger les souffrances des âmes du purgatoire. Ayons à cœur d'y recourir souvent en leur faveur. L'œuvre la plus efficace que nous puissions offrir à Dieu pour les âmes du purgatoire, c'est le saint sacrifice de la messe. C'est un devoir pour nous de faire célébrer la messe de temps en temps pour nos parents et pour nos bienfaiteurs. Après la messe, la sainte communion est l'acte le plus agréable à Dieu qui puisse profiter aux défunts. Ne manquons pas de communier souvent pour eux. Ce qui fait la valeur spéciale de la messe et de la communion, c'est que ce ne sont pas seulement nos mérites que nous offrons alors à Dieu pour les âmes du purgatoire, mais aussi les mérites infinis de N.-S. Jésus-Christ.

Les âmes du purgatoire peuvent-elles prier pour nous et nous obtenir des grâces ? Cela n'est pas certain, mais l'Eglise ne défend pas de demander des grâces par leur intercession. Ce qui est sûr, c'est qu'une fois sorties du purgatoire et entrées au ciel, ces âmes prieront pour nous et nous témoigneront ainsi leur reconnaissance.

Q. 159. — *Comment l'union existe-t-elle entre les fidèles de la terre ?*

R. — *L'union existe entre les fidèles de la terre par le profit que chacun tire des prières et des mérites de tous les autres.*

La société des fidèles est une grande famille dont Dieu est le père et l'Eglise la mère. Dans une famille, le travail de chacun des membres profite à tous.

La société des fidèles est aussi un corps dont Jésus-Christ est la tête. Le travail de chaque membre profite à tout le corps.

Ainsi, dans l'Eglise, les prières et les bonnes œuvres de chaque fidèle profitent à tous les membres de la famille et au corps tout entier.

Nous devons donc penser à offrir nos prières et nos bonnes œuvres pour nos frères, spécialement pour ceux qui en ont le plus besoin, c'est-à-dire pour les pécheurs ou pour ceux, comme les prêtres, dont le rôle réclame des grâces plus nombreuses.

Q. 160. — *Que veulent dire ces paroles : « La rémission des péchés » ?*

R. — *Ces paroles veulent dire que l'Eglise a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de remettre, c'est-à-dire de pardonner les péchés.*

L'Eglise a été fondée par Jésus-Christ pour conduire les âmes au ciel. Or ce qui empêche les âmes d'aller au ciel, c'est le péché. Il convenait donc que l'Eglise reçût de son fondateur le pouvoir de combattre et de détruire le péché. Jésus-Christ a donné ce pouvoir aux Apôtres et à leurs successeurs quand il leur a dit : « Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

Jésus-Christ a laissé à l'Eglise le soin de distribuer par l'ordination le pouvoir de conférer les sacrements, en l'autorisant à faire cette distribution en plusieurs fois. L'Eglise a ainsi distingué en deux ordinations la prêtrise et l'épiscopat. L'évêque reçoit un pouvoir que n'ont pas les simples prêtres : celui de donner le sacrement de l'ordre. Mais pour la rémission des péchés, l'Eglise n'a pas fait de distinction entre le prêtre et l'évêque. C'est pourquoi le prêtre, en vertu de son ordination, reçoit le pouvoir de pardonner les péchés. Il faut seulement, pour qu'il puisse en user, qu'il en ait reçu l'autorisation de son évêque ; c'est ce qu'on nomme la juridiction.

Le prêtre ne pardonne pas les péchés en son propre nom, mais au nom de Jésus-Christ. Il le dit

au pénitent avant de prononcer les paroles du pardon : « Que N.-S. Jésus-Christ te pardonne ; moi, en vertu de l'autorité que je tiens de lui, je t'absous. »

VARIA

CONSEILS DE DON BOSCO A SES COLLÉGIENS POUR LE TEMPS DES VACANCES [1]

Chaque année, à l'approche du mois d'août, le Bienheureux Don Bosco commençait à trembler pour l'âme de ses fils. Pendant dix mois il l'avait protégée, et le monde, avec ses compagnies mauvaises, ses occasions de mal et ses scandales, allait la lui reprendre. Pendant deux mois ses fils devraient lutter, presque seuls, contre une meute déchaînée d'ennemis implacables : résisteraient-ils ? La seule pensée que plus d'un allait courir péril de mort le rendait anxieux.

Un père qui voit partir au loin ses fils, ou qui les charge d'une mission à l'étranger a beau les savoir vertueux et habiles, il craint sans cesse qu'il ne leur arrive malheur. Il ne vit plus, leur avouait-il une veille de départ de vacances. A chaque heure il se demande : qui sait si en passant les Alpes ils ne sont pas dégringolés dans un précipice ? Qui sait s'ils ne sont pas tombés sous le fer d'un assassin ? S'ils n'ont pas souffert trop durement de la longueur du chemin, de l'incommodité de la route, de la cruauté de la saison ? Ce tremblement ne le quitte qu'à la minute bénie où, de nouveau, il les presse sur son cœur. Eh bien, mes enfants, ce père qui craint, qui tremble pour ses fils, c'est moi.

Cette inquiétude trouvait dans sa longue expérience de grand éducateur un copieux aliment. Chaque année, au cours des vacances, des loups ravisseurs avaient raison de la vertu de ses élèves. Ecoutez la tragique constatation que le bon pasteur faisait devant ses brebis, avant de leur ouvrir la porte de la bergerie.

Voilà vingt ans que mes jeunes gens partent en vacances : eh bien, je ne me rappelle pas qu'un seul, au retour, m'ait jamais dit : « J'ai été meilleur chez moi qu'au collège ; ces deux mois m'ont fait du bien à l'âme. » Bien au contraire, chaque année j'ai dû déplorer de nombreuses chutes. Aussi, vous ne me verrez tranquille que quand je vous retrouverai tous réunis entre ces murs.

* *

A ces chutes qui venaient détruire, au moins en partie, son travail d'éducation, Don Bosco, avec son œil sagace, sa longue pratique du confessionnal, et sa connaissance de la vie, savait quelle cause assigner. Pendant ces mois de vacances il y avait *rupture d'équilibre entre les forces d'attaque et celles de la défense,* les premières l'emportant presque fatalement sur les secondes.

Ecoutons-le expliquer cela à ses fils.

Beaucoup d'entre vous me demandent : comment se fait-il que des élèves qui, au cours de l'année scolaire, se montraient excellents, arrivent, en peu de semaines, à perdre tout le fruit de ces efforts et à sombrer dans le vice ?

[1] Nous empruntons ces pages au *Bulletin Salésien* de juin.

Pour la plus simple des raisons : hors du collège les appels au mal se font plus nombreux et plus pressants, tandis que les moyens de persévérer vont s'affaiblissant de jour en jour.

Mauvais compagnons, occasions dangereuses, scandales : voilà ce qui vous attend dehors. Bon gré mal gré il vous faudra entendre des blasphèmes, des propos légers, subir des conversations contre la religion ou la vertu ; ici, vos yeux tomberont sur une créature de Dieu vêtue plus ou moins décemment ; là, vous aurez à traiter avec des personnes de l'autre sexe. Vos parents, vos amis, vous pousseront eux-mêmes aux excès : « Allons, mange donc ça, et puis encore ce morceau ; bois un coup, et puis un autre. » Comment résister au milieu de tant de périls ? Surtout si le respect humain a quelque prise sur votre volonté.

La lutte sera d'autant plus dure que vos moyens de défense seront fort réduits. Dans cette maison, à peine sentez-vous la moindre gêne sur la conscience, vous courez vous confesser ; là, ce vous sera bien plus difficile. Ici, vous avez la messe tous les matins et toute commodité pour communier, faire une petite visite au Saint-Sacrement ; là, ce sera bien différent. Ici, vous récitez en commun les prières du matin et du soir, le matin vous avez quelques minutes de réflexion pieuse, le soir le salut : mais chez vous ? Beaucoup d'entre vous, à peine arrivés au village, vont abandonner plus d'une de leurs pratiques de piété : faudra-t-il s'étonner dès lors qu'ils roulent aisément dans le péché ?

Pour éviter pareil malheur le grand éducateur enveloppait l'âme de ses fils de précieux conseils, qu'il résumait ainsi :

Protégez votre âme. — Cette âme, vous l'emportez avec vous. S'il vous était loisible de la laisser ici, vous pourriez partir tranquilles, en pensant : Don Bosco veillera sur elle. Mais elle est inséparable de votre corps. Elle l'accompagnera tout au long des vacances. La garderez-vous avec un soin jaloux ? Serez-vous attentifs à ne pas vous laisser dérober ce trésor ? Les moyens de la préserver vous les avez : lisez souvent ces quatre pages de recommandation que l'on vous a remises. Lisez-les tous les jours ; méditez-les et surtout mettez-les en pratique.

* *

Ce petit tract auquel il faisait allusion résumait les conseils suivants :

Avant toutes choses *fuyez l'oisiveté !* Je soupçonne qu'à plusieurs d'entre vous ça ne sourit guère de travailler pendant les vacances. Et pourtant le verbe latin *vacare,* d'où vient le mot vacances, n'a jamais le sens de se reposer, de ne rien faire, mais bien plutôt d'être occupé, de s'appliquer à quelque chose. On dit, par exemple, *vacare studio,* s'appliquer à l'étude ; *vacare agriculturæ,* s'adonner aux travaux des champs ; *vacare deprecationibus,* employer son temps à prier.

Mais encore, demandait ce petit peuple, à quoi occuper nos loisirs ? — Don Bosco répondait :

Voyons : il y a bien quelque matière que vous n'avez pu étudier comme vous le désiriez, certaines leçons que vous n'avez fait qu'effleurer de la mémoire, certaines branches où vous n'avez brillé que très médiocrement : c'est le moment de reprendre tout cela. Ne manquez pas non plus d'étudier tout ce qui demain pourrait vous être utile. Ah ! si j'étais encore jeune, comme je voudrais employer mon temps mieux que je ne l'ai fait. Que de livres utiles je me mettrais à lire ! Que d'œuvres nouvelles je lancerais ! Alors, je le pouvais, maintenant, je ne le peux plus. Ma seule

consolation est de vous crier : vous qui détenez ce trésor, le temps, servez-vous-en bien.

Autre moyen de bien occuper ses vacances : *se rendre utile.*

Qui d'entre vous, autour de soi, ne peut offrir quelques-uns de ces multiples services qui témoignent du bon cœur d'un jeune homme ? Balayer, éplucher des légumes, préparer la table, aider son père, sa mère, prêter son aide au jardin, à la vigne ; ou encore, retourner les foins, couper du bois, rincer des tonneaux : tout autant de travaux à votre portée.

Mais, pouvait objecter cette jeunesse, nos vacances doivent-elles ignorer toute espèce de divertissement ?

Jamais de la vie, répondait Don Bosco. L'amusement est aussi une occupation. Avez-vous des vignes ? Allez y manger du raisin. Ayez soin seulement de ne toucher qu'aux grappes mûres. Possédez-vous un verger ? Promenez-vous-y en goûtant pêches, figues, poires, pommes. Oui, oui : amusez-vous. Je vous le recommande fortement. Jouez aux boules, au ballon, à la balle, aux dames, aux cartes, aux échecs, et à tout autre jeu qu'il vous plaira. Surtout multipliez les promenades et faites-les belles et longues.

Le travail, l'occupation, c'est du péché en moins, disait joliment ce brave converti de Huysmans. Don Bosco, lui, allait répétant, sous forme de dilemme : Ou vous vous occuperez, et alors le démon n'aura rien à faire ; ou vous serez oisifs, et alors le démon travaillera.

Ces recommandations, le Bienheureux les appuyait de l'exemple le plus persuasif, le sien, qu'il servait à ses fils en toute simplicité.

Je me souviens qu'au temps où j'étais étudiant, je me procurais, pendant mes vacances, du cuir et je me mettais à confectionner des chaussures, que je donnais aux malheureux. J'achetais de l'étoffe et j'y taillais culottes et caleçons, que je cousais ensuite. Ils servaient à moi ou à d'autres. Je m'amusais encore à fabriquer des bancs, des chaises, de petites tables. A la maison de famille, aux Becchi, il y a des meubles de ma fabrication. D'autres fois j'allais faucher l'herbe du pré et je me reposais en lisant Virgile. Quel est le métier que je n'ai pas fait au cours de mes vacances ? Je vous garantis que je ne perdais pas alors une seule minute de temps.

A côté de ces périls de l'oisiveté le grand éducateur signalait à ses fils ceux qui proviennent des *occasions prochaines du péché :* mauvaises compagnies, livres dangereux, lieux de plaisir équivoques. Ecoutons sa parole décrire ces écueils de la vertu :

Probablement vous allez retrouver des camarades avec qui, jadis, vous n'avez guère été sages. Pour éviter de retomber dans le péché, évitez-les le plus possible. Un de ceux-ci vient-il à entamer une conversation contre la religion ou la vertu, plantez-le là. Mais, dites-vous, il me traitera d'hypocrite. Ne vous en émeuvez pas. L'hypocrite, c'est lui. Se déclarer chrétien et agir à rebours, voilà la véritable hypocrisie.

Et ce que je vous dis des camarades je vous le répète des livres dangereux. Ne faites pas comme tant d'enfants imprudents. Ils commencent par regarder la couverture, puis ils lisent quelques lignes ; le lendemain ils parcourent une page ; un autre jour ils se montent l'imagination et dévorent le volume en entier, consacrant à cette lecture les heures mêmes de la nuit.

De même pour les lieux où la vertu court des périls. Tenez-vous éloignés des festins, des bals, des théâtres, des foires. Il est presque impossible de s'y mêler, sans en sortir blessé dans l'âme. En ces endroits on entend proférer des propos malséants, et même franchement malpropres, éveillant au cœur de mauvaises pensées ; on coudoie des personnes vêtues sans modestie : le péril est constant et grave.

On prend part à un festin, on rend telle visite : on boit un verre de vin, puis un second, et quelques autres à la suite. L'imagination s'allume ; pensées et désirs malsains s'éveillent. Où tout cela va-t-il finir ? Que présager de bon de conversations issues de ces beuveries et alimentées par ces imaginations surchauffées ? Moi aussi j'ai été jeune comme vous, et, pour mon malheur, je me suis frotté à ces périls qui vous guettent. Croyez-en ma parole : heureux serez-vous si, éclairés par mon expérience, vous vous tenez à l'écart de ces périls !

Un dernier péril à éviter : la peur de se classer parmi les bons petits jeunes gens, les piliers d'église, — *le respect humain* en un mot.

Un jeune homme, entrant à l'église avec un compagnon, hésitera à prendre de l'eau bénite, parce que celui-ci n'en prend pas. Un autre fera mal la génuflexion ou ne la fera pas, parce que son camarade ne la fait pas ou l'esquisse à peine. Une autre fois l'occasion se présentera de servir la messe : Je la servirais bien, pense-t-il, mais que va-t-on dire de moi ? — Et cédant la place à un autre, il va cacher sa prière dans un coin obscur du sanctuaire. Le jour suivant, il n'entrera même peut-être plus à l'église. Ah ! le respect humain et les mauvaises compagnies, à combien de péchés ne poussent-ils pas !

Ce programme de prudence chrétienne et de courage religieux se complétait d'un conseil essentiellement salésien : celui de *se montrer,* non seulement dévoué, comme nous l'avons noté plus haut, mais aussi *d'un caractère aimable, prévenant, pour faire honneur à la bonne éducation reçue au collège.*

Arrivés chez vous, disait Don Bosco, saluez aimablement vos parents, demandez-leur des nouvelles de la campagne, de leur commerce, ou de la santé de tel parent, tel ami. Et quand, à leur tour, ils vous interrogeront sur votre santé, vos examens, répondez : « Mais oui, je les ai passés brillamment. Voici mes prix et mes certificats de bonne conduite et travail » ou « Je n'ai pas eu de prix, mais voici les notes qui témoignent de mes efforts » ou bien « J'ai lutté, et j'ai été vaincu. C'est bien dommage. Mais, au cours de ces vacances, je vais si bien étudier qu'en octobre je passerai avec succès mon examen de réparation et entrerai avec mes amis dans la classe supérieure. » Si vous leur parlez ainsi, vos parents seront heureux, ou tout au moins satisfaits, et ils penseront que leurs sacrifices n'ont pas été vains. Et cette façon aimable de vous comporter, gardez-la avec toutes les personnes que vous approcherez : monsieur le curé, l'instituteur, les amis de votre famille, vos connaissances...

Dans ces conseils si paternels tombés des lèvres du Bienheureux, on ne sait quoi le plus admirer. D'une part, ils mettent admirablement les points sur les i, d'autre part ils débordent de vie et cha-

cun d'eux semble jaillir tout droit d'une tendresse inquiète de père.

* *

Avec quelle cuirasse assez puissante, ou, tout au moins, par quel bouclier protéger cette jeunesse contre la contagion du mal? Le Bienheureux y pense. A son jeune athlète descendant dans la lice il fait endosser une armure capable de lui assurer la victoire.

Il demande d'abord à ses fils de ne jamais oublier *la présence du témoin divin* qui suit les pas de l'homme et se rappelle le moindre de ses gestes, la plus secrète de ses pensées.

Pour commettre vos fautes, leur dit-il ironiquement, cherchez, de grâce, un coin obscur où le regard de Dieu ne pénètre pas. Mais quel naïf pourrait prétendre l'éviter? Vous savez bien qu'il est impossible de se soustraire aux yeux de Celui qui contemple tout, le ciel et la terre. Comment oseriez-vous dès lors commettre un acte capable d'offenser Celui qui pourrait, s'il le voulait, dessécher la main, paralyser la langue qui viennent de pécher ?

Frein puissant que ce sentiment de la présence de Dieu! Mais Don Bosco sait qu'il a à compter avec l'irréflexion de la jeunesse, son esprit de foi encore léger; alors il cherche à lui infuser *une piété solide* qui, en arc-boutant sa volonté fragile sur la force même de Dieu, la maintiendra fidèle au devoir.

Faites l'impossible, demande-t-il à ses fils, pour conserver en vacances vos pratiques de piété du collège. Quelles difficultés pouvez-vous trouver à réciter vos prières du matin et du soir? Je crois que vous pouvez aussi entendre chaque jour la messe, et même la servir. Et qui vous empêche de faire un bout de méditation, de lecture pieuse, une petite visite à l'église? Demeurez également fidèles à votre confession hebdomadaire ou de quinzaine. Si vous agissez ainsi, je vous garantis que vous sortirez indemnes de vos vacances.

J'en entends quelques-uns parmi vous qui objectent : mais il ne nous est pas toujours possible d'assister à la messe et de nous approcher des sacrements avec cette fréquence. Qu'à cela ne tienne! Ayez soin au moins de le faire chaque dimanche, sans faute. Vous ne pouvez pas, dites-vous, vous confesser et communier le dimanche? Alors, choisissez un autre jour dans la semaine, le jeudi par exemple. Et n'oubliez pas que si vous n'avez aucune faute grave sur la conscience, vous pouvez communier comme cela. Cela serait tout différent, si vous aviez le moindre doute : il faudrait alors vous confesser le plus tôt possible.

Ces conseils du Bienheureux restaient, on le voit, dans la ligne traditionnelle de sa pédagogie : faire puiser à l'adolescent le courage de repousser le mal et d'accomplir la tâche quotidienne dans l'amitié de Jésus-Christ et la dévotion à sa sainte Mère.

* *

Sur le seuil de la porte, à la minute de l'adieu, une dernière prière lui tombait des lèvres : « Ecrivez-moi, » demandait-il à ses fils, surtout aux plus vacillants d'entre eux. Il espérait que cet effort pour avouer leurs difficultés, leurs luttes et appeler au secours, joint aux lumières et à l'affection que leur apporterait sa réponse rapide pourraient épauler, suffisamment, à certaines minutes tragiques, une volonté sur le point de faiblir.

Dès la fin de votre première quinzaine de vacances, écrivez-moi, mes enfants. Le ferez-vous ? L'an passé, je me rappelle avoir dressé la liste de quarante d'entre vous qui me semblaient bien fragiles, et je leur avais dit, comme je vous dis maintenant : « Ecrivez-moi, envoyez-moi tous les quinze jours l'occupation de votre temps. Je vous conseillerai et ma lettre vous apportera la force de demeurer fidèles à vos bons propos. » Hélas, pas un seul des quarante ne m'écrivit. A leur retour je leur demandai le pourquoi de leur silence. Tous me répondirent : « Ça ne marchait pas ; alors nous n'avons pas osé. »

* *

Mettons un point final à ces copieuses citations, toutes empruntées aux « petits mots du soir » que Don Bosco tenait à ses fils après les prières, les jours qui précédaient le départ.

De nos jours, son esprit documenté aurait sans doute apporté quelques précisions nouvelles dans l'analyse des périls des vacances : il eût dit un mot du cinéma, il eût mis plus fortement l'accent sur les dangers des parties de plaisir, il eût glissé un conseil sur l'abus possible des moyens rapides de transport, enfin il eût rappelé la pensée de l'Eglise en fait de sports.

Pour protéger la vertu de ses enfants, il n'eût pas manqué non plus de joindre aux armes traditionnelles qu'il leur mettait en mains, celle du dévouement. « Dès que vous le pouvez, leur aurait-il demandé, offrez votre concours aux œuvres qui recherchent des auxiliaires : patronages, colonies de vacances, pèlerinages, propagande par la presse, etc., etc. » De son temps rien de tout cela n'existait : il n'en a donc pas parlé.

Double lacune trop compréhensible.

Comblons-la par notre expérience d'éducateurs du XX^e siècle, et nous posséderons, fortifiée par l'autorité de l'exemple et de la parole d'un saint, la doctrine la plus sûre et la plus concrète pour aider nos élèves à traverser, sans trop de dégâts, cette rude période d'épreuves

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

III

LES LOIS DU FOYER DOMESTIQUE

Mes chers enfants,

Le poète latin s'est complu à représenter les générations humaines comme autant de coureurs qui, lancés dans le stade, se transmettent les uns aux autres le flambeau de la vie. C'est à ce spectacle que vous nous conviez aujourd'hui. Vous êtes le couple nouveau qui ramassant la lampe sur le point de s'éteindre, allez y faire jaillir une flamme plus vive et plus ardente.

Devant cette tâche glorieuse, inquiets de votre inexpérience et pourtant désireux de marcher sur les traces de ceux qui vous ont précédés, vous vous êtes tournés vers Celui qui est la source de toute lumière et toute vie, pour lui demander conseil et bénédiction. Et l'Eglise, répondant, au nom de